

L'Exode n'aura pas de cesse²²³

Pour beaucoup d'observateurs aujourd'hui, l'Église catholique a manqué sa sortie de la chrétienté. La peur l'a emporté. Elle s'est repliée dans ses zones de certitude. Elle campe dans les hauts-lieux de sa puissance doctrinale. Elle a laissé prise aux vieilles nostalgies moyenâgeuses qui la tiennent. Ce diagnostic n'est pas faux, mais il est incomplet. Il masque, en fait, le profond mouvement qui s'est emparé du peuple de Dieu : la décennie qui se déroule entre l'annonce du concile Vatican II par Jean-XXIII et l'année 1968, marquée tant par les événements symboliques de mai que, pour l'Église, par la promulgation de l'encyclique *Humanae vitae*, en constitue en quelque sorte le *kairos*, le moment heureux, la grâce imprévue, la marque du non-retour, le temps du passage. Depuis, les chemins divergent. L'institution cherche à consolider ses bases tandis que les croyants, ayant goûté à la liberté, à l'individuation, à la rencontre et à la prise de parole, poursuivent leur exode, exigeant mais désirant, et leur dissémination en terres d'invention et de créativité humaines. Aussi, est-ce de continents étrangers à l'histoire de l'Église ou qui lui sont demeurés largement impénétrables comme ceux de l'Asie, de la complexité postmoderne ou encore de la psychanalyse, que se fera, peu à peu, entendre à nouveau et goûter, de manière totalement inédite, le sel de la parole évangélique. De cet exode, qui constitue aussi bien un retour aux sources originaires, cet ouvrage porte témoignage. Il assume la responsabilité de tout croyant, quelles que soient sa sensibilité, son histoire, de laisser résonner désormais autrement, en lui et dans le monde, la liberté du poème évangélique.

²²³ Extraits du livre à paraître au printemps 2013 : Jean LAVOUÉ, *Évangile en liberté, L'exode n'aura pas de cesse*, Éditions Le Passeur, Paris, 2013. (Avec l'aimable autorisation de l'éditeur)

L'œuvre de Jean Sullivan se tient à ce carrefour. Il fut le prophète de cet exode. Sa mort, il y a 33 ans, ne nous laisse pas seuls au cœur d'un hiver. En elle s'annonce encore *la force d'un printemps* ! C'est elle que ses amis célèbrent à l'occasion des cent ans de sa naissance.



Beaucoup de femmes et d'hommes aspirent à unifier leur expérience personnelle, à retrouver des convictions qui les aideraient à vivre. Ils sont confrontés à de telles contradictions dans leur existence ! Le paradoxe vivant qu'ils sont et qu'ils éprouvent, à qui le confier ? Souvent ils souffrent en silence. Ils cherchent un sol où habiter vraiment. Les institutions religieuses ont perdu les mots pour les rejoindre. Ils ne savent plus à quel ciel accrocher leur espérance. Les langages de la foi leur sont devenus étrangers. L'horizon des solidarités humaines, certes, les mobilise mais ne leur suffit pas. Confrontés à leur finitude, à l'épreuve et à la mort, ils ne se contentent pas des réflexes du passé. C'est là leur chance ! Comme s'ils sentaient obscurément qu'ils habitaient déjà, d'une certaine façon, un autre pays, une autre terre, où tout reste à naître. La joie peut percer soudain. La douleur n'est plus obstacle. L'assurance qu'il existe, malgré tout, un passage.

Ils pressentent que, seul, un nouvel horizon leur permettrait de retrouver l'éclat de la parole parvenue jusqu'à eux. Comme s'il leur fallait cet écart pour parvenir à reconsidérer le trésor qui leur fut transmis. Cette mise à distance pour retrouver l'alliance ! L'Évangile ne peut décidément germer qu'en terres nouvelles : tous terroirs humains, aussi bien revisités par le souffle imprévisible ! Ainsi accueillent-ils toute pluralité, toute différence, comme la chance d'une nouvelle Pentecôte dans leur existence et sur le monde. Le risque d'un nouvel exode !

Le travail de transmutation des valeurs religieuses est à l'œuvre. Il reste encore largement à accomplir. Il ne relève pas d'un vague comparatisme, d'un exercice de pensée. Il ne procède pas du savoir ni du mental. Mais il est de l'ordre d'une expérience de tout l'être. Beaucoup s'y emploient aujourd'hui. En vivent. Cela ne fait pas de bruit. De même que nul n'entend la forêt qui pousse ni le blé qui croît !

Les attitudes de rejet ou de fixation ne suffisent pas. Pas davantage que les mouvements d'exil en terres d'autres spiritualités, d'autres sagesse. En dépit de ces déplacements et de leur fécondité, il demeure un solde, souvent négatif, à l'égard de la tradition religieuse qui domina durant vingt siècles l'Occident. Non sans nostalgie ni, parfois, sans blessures. Celles-ci devront être un jour regardées en face ! Considérées dans leur force de métamorphose et de guérison pour des ferments nouveaux.

Cette source judéo-chrétienne constitue ainsi pour beaucoup, le sachant ou non, une terre originelle, une matrice, plus ou moins bien assumée. Le poème sémitique en fut la danse vive. Mais il fut très tôt recouvert par des couches épaisses de sédiments gréco-romains. La postmodernité n'en finit plus de chercher à se débarrasser de ces vestiges, à l'affût d'une nudité, d'une ouverture, d'où la vie pourrait sourdre à nouveau. Si le rêve fut pour Freud la voie royale de l'inconscient, non sans liens vitaux avec cette grande tradition, l'ensemble des textes sacrés de l'humanité ne sont-ils pas devenus depuis, avec une liberté inédite, la chance d'une nouvelle entente de ce qui en l'homme passe l'homme ? Sensible à la musique d'un silence ténu qui s'y ferait entendre. Les ruines restent, elles aussi, à apprivoiser et à transformer pour accéder plus librement aux rives de cette autre contrée à laquelle tous aspirent, afin de s'y sentir au large, soudain révélés par de plus amples horizons. Et nous pressentons que ce n'est qu'ensemble que nous parviendrons à les déployer !

Ce livre encourage chacun à entreprendre, pour son propre compte, ce travail à l'égard de liens, quelquefois désespérément renforcés, souvent, au contraire, indifféremment distendus, ou même, croit-on, volontairement brisés, qui pourtant n'en contiennent pas moins à entraver la marche. Espérant que sur ce chemin il trouvera des frères en humanité, aimantés par une même foi, une même confiance ardente, tous conscients de la responsabilité qui est la leur en cette période cruciale de notre commune aventure.

Cette méditation s'adresse ainsi à tous ceux qui sont en chemin. Se préoccupant ou pas de la vie des églises et des religions. Ensemble persuadés qu'il leur revient, comme jamais, dans l'histoire de l'humanité, d'explorer d'autres points de vue, d'autres interprétations, d'autres contrées, afin d'honorer l'espace infini, l'indicible poème, dont ils sont la demeure.

L'Évangile n'est pas un livre clos, une fois pour toutes interprété. Nul ne peut refermer la main sur lui pour en faire sa propriété. Il fait éclater toutes protections, toutes carapaces. Symbole vivant, il met à nu pour mieux nous livrer à l'incandescence du paradoxe et du poème. Il est à relire sans cesse. Mieux, à réentendre, à partager avec d'autres pour apprendre à chanter ici même et à « vivre presque serein » dans « le buisson d'épines des questions »²²⁴. Ces pages sont aussi le fruit d'un tel travail toujours repris. Poreux à la rencontre imprévue, à la parole inédite. Cherchant à retrouver, par delà tous les catéchismes appris, le souffle qui aide à vivre.

Il imprime d'emblée le tempo de l'exode. La marche nécessaire. Il ne le précède pas. Il se met à son pas. C'est le lot de la grande majorité des femmes et des hommes de ce temps. Quelles que soient leurs croyances, leurs convictions. Ils sont en chemin aussi bien vers l'autre que vers eux-mêmes. Ils ne veulent plus rester sur la

²²⁴ Jean SULIVAN, *Passer les passants*, in Henri Guillemin, *Sullivan ou la parole libératrice*, Gallimard, 1977, p. 210.

rive. Ils se jettent dans le fleuve aux eaux vives. Ils risquent le tout pour le tout. Et là, miracle ! ils redécouvrent le trésor caché, la perle dont on leur avait parlé, le royaume dont ils sont.

C'est un chemin singulier tissé aussi bien de rencontres, de dialogues, de lectures, de temps silencieux, seul ou avec d'autres. Il n'est pas message abouti mais signe que « le chemin se fait en marchant »²²⁵ et qu'à chaque tournant, chaque écart, de nouveaux horizons se découvrent ouvrant en soi l'espace d'une réconciliation. Le bonheur est dans « l'incessante marche » comme aimait à dire l'ami Sullivan. Puissent ces méditations glanées sur le chemin rejoindre le cœur d'autres marcheurs, comme elles furent elles-mêmes nourries de la joie de tant d'autres, saisis par la compréhension soudaine, irradiante et renversante, de cette invitation à « tout » lâcher pour Le suivre...



Cet essai est la libre expression d'un croyant de ce début du vingt et unième siècle, éduqué dans la tradition catholique et qui a ressenti très vivement cette exigence spirituelle liée à la parole d'exode fondant l'aventure chrétienne. Certains l'y ont précédé, conduit. Jean Sullivan en particulier dont l'exode spirituel se confond avec l'œuvre littéraire : une voie entièrement vouée à l'écriture où ne cesse de résonner la parole dite à Abraham : *va vers toi-même, vers le pays que je te montrerai !* Parole autant d'intériorité que de sortie de soi. Parole de terroir ouverte à l'inconnu qui vient. Parole singulière accordée à l'universalité du vivant.

À aucun autre moment de son histoire, la vie chrétienne ne s'est trouvée, à ce point, convoquée au passage. À cette nécessité, vitale pour elle, d'accepter d'explorer d'autres terres. À l'audace de se perdre pour se trouver : « Ce travail d'hospitalité à l'égard de

²²⁵ Antonio MACHADO

l'étranger est la forme même du langage chrétien... Il n'est jamais fini. Il est perdu, heureusement noyé dans l'immense histoire humaine. Il s'efface comme Jésus dans la foule. »²²⁶



C'est à désirer plus que tout entrer dans ce mouvement nocturne vers la lumière, nous « petits chrétiens d'incertitude », ainsi que Sullivan aimait à nommer ses lecteurs, que nous percevons combien l'Église s'est à son tour caparaçonnée dans des représentations figées de la parole, nous y enfermant avec elle. Et il nous faut tout ce travail de déconstruction sans cesse repris pour commencer à réentendre à neuf la source de l'Évangile. Voilà la chance de notre temps ! Par l'épuisement d'une pensée rationnelle occidentale prise dans les rets d'un monde technique où se déploie, d'une certaine façon, notre malheur, commencer à se tenir sur le bord de cette parole du Christ telle qu'il la disait au premier jour. Et nous avons mis tellement d'efforts pour nous en protéger !



Il est curieux de constater combien l'acceptation de certains principes de la modernité, telle une certaine connivence avec les sciences humaines et notamment la psychanalyse, combinée avec une sorte de légèreté dans la manière de rester plus ou moins prêtre – « mais prêtre, je l'ai été depuis toujours ! » affirmait Jean Sullivan – constitue ainsi la matrice même d'un nouvel enseignement spirituel pour notre temps. Susceptible d'être reçu particulièrement par des personnes en rupture d'Église. Et ne sont-elles pas chaque jour plus nombreuses ?

²²⁶ Michel De CERTEAU, *La faiblesse de croire*, Éditions du Seuil, Paris, 1987, p. 262.

Gageons d'ailleurs que la quasi-totalité des générations montantes, sans avoir reçu d'enseignement chrétien aussi élaboré que celui de leurs aînés, voudra, elle aussi, trouver des mots et des symboles plus ajustés pour traduire le mystère de chaque existence. Beaucoup de maîtres orientaux poussent les disciples venus à leur rencontre à retrouver les sources de leurs propres traditions. Ils font œuvre de sagesse. C'est aussi la raison pour laquelle nombreux seront ceux qui chercheront à l'avenir un enseignement spirituel désencombré de ses lourdeurs dogmatiques et cléricales. Ce que des prêtres, par des renoncements courageux au statut sacré dont ils étaient investis, ont permis de libérer chez beaucoup, il reviendra à un nombre toujours plus grand de chercheurs passionnés par le mystère de l'homme et par l'Évangile d'en prolonger à leur tour l'écho.



Le dépouillement de toutes nos connaissances nous donnera une entente inédite du témoignage de Jésus. Ce qui s'est présenté comme le cœur de la culture d'Occident, après en avoir absorbé les divers héritages, nous sera redonné sous un tout autre jour. Le travail de sécularisation des fondements religieux de notre société, contre lequel les Églises n'ont cessé de se raidir, prépare le terrain à une réception dégagée de l'Évangile. Affranchie de siècles de représentations fixistes et substantialistes du mystère que Jésus, le Christ, venait révéler à l'homme.

C'est sans doute, au fond, cela que j'ai d'abord trouvé chez Sullivan : cela que sa rencontre avec Le Saux a comme ainsi dire libéré, tandis qu'il le cherchait déjà obscurément comme en témoignent ses premiers récits. Une pensée dégagée de la métaphysique et de l'essentialisme. Familière de l'éphémère. Disponible à l'instant. Sensible au Dieu pauvre. Capable de proclamer ici-même le Royaume. Sans se monter la tête, sans se raconter d'histoires. Poreuse au fragile clignotement des jours.



« Vivez tant que vous êtes vivants ! », écrit Sullivan. Et il fut, parmi tous, avec blessures et déchirures plus ou moins bien assumées, celui qui me conduisit le plus sûrement vers cette jubilation d'exister dans un monde sorti de la religion. Et pourtant de plain-pied comme jamais avec l'Évangile. C'est sa parole qui m'a donné le goût de m'exprimer à mon tour. Grâce à lui j'ai su qu'il y avait un chemin.

Jean Sullivan, je le vois avant tout comme un disciple de Maître Eckhart. Nul autre ne lui a donné, je pense, tant de joie. Pas même Nietzsche dont il exulta pourtant à la lecture des fureurs iconoclastes. Mais, dans toutes ses errances, peut-être un ange veillait-il sur l'âme du petit Joseph Lemarchand: il le dit, d'une certaine manière, évoquant au tout début de *Matinales* sa mère et, au-delà d'elle, sa plus lointaine filiation ancrée dans la parole²²⁷. Mais n'était-ce pas aussi ce sillage profond creusé dans la transmission chrétienne par Maître Eckhart dont il réentendit un jour la grande voix en Inde et grâce à laquelle il toucha enfin l'éveil ? « Le christianisme a cru qu'évangéliser c'était conduire à des croyances, faire entrer (des individus) dans un système : (évangéliser) c'est d'abord apaiser le corps (« va en paix »), c'est à dire dénouer, défaire la tension. »²²⁸



²²⁷ « Ce doit être mère qui m'a transmis l'héritage, elle qui n'avait rien d'autre à laisser, comme ses parents lui avaient transmis. Je sais que dans sa maison, chaque soir d'hiver, le père lisait à haute voix l'Ancien et le Nouveau testament, et les chiens mêmes se tenaient immobiles. Maintenant la télévision règne... » Jean SULLIVAN, *Matinales, itinéraire spirituel*, Éditions Gallimard, 1976, p. 11.

²²⁸ Dernière parole de Jean Sullivan, transmise après sa mort au journal *Panorama*. Reprise dans *Parole du Passant*, Éditions Albin Michel, Paris, 1991, p. 152.

J'aime que Sullivan, lui-même, ne cesse d'entrevoir l'Apocalypse qui vient. Il anticipe d'ailleurs sa propre mort quand il se penche un beau matin sur le pont qui enjambe le périphérique se rendant pour sa marche allègre vers le Bois de Boulogne : « Je doute que ces acharnés de la route s'arrêtent pour la messe. Mais y aura des sacrifices sanglants tout au long du parcours »²²⁹ prophétise-t-il. C'est là, à quelques centaines de mètres de ce pont qu'il sera fauché lui-même par une voiture quelques années plus tard. Et c'est de ce lieu de la mort absurde, et longtemps pressentie à l'avance, que rayonne pour lui aussi l'éclat ressuscité de son écriture-parole. Tout autant que de ce champ de bataille de l'Argonne où son père fut enfoui parmi des millions d'autres corps.



Sullivan, « fils de tué » comme il se nomme, lui aussi se solidarisa très tôt avec la victime que fut son père avant même qu'il ne puisse échanger avec lui quelques mots. L'enfance mutilée²³⁰. L'Apocalypse avec laquelle il ne cesse de vivre, il l'a déjà éprouvée dans sa chair. C'est pourquoi il perçoit avec une telle intensité les lueurs de cette guerre entre les hommes qui n'aura pas de fin. Mais cela ne met pas un terme à son espérance, jubilatoire, violente. Cela ne retient pas la force de ses mots, même s'ils doivent blesser. De même voit-il venir sur lui ces bolides frénétiques, bien avant l'heure ! Mais cela ne saurait mettre un terme à la joie qui se donne sur-le-champ !



L'écriture pour Jean Sullivan fut d'abord une entrée en expérience : celle de l'abandon de tous repères. Elle lui fut confirmée

²²⁹ Jean SULIVAN, Bloc-notes, Éditions S.O.S., 1986, juillet-août 1973, p. 11.

²³⁰ Jean LAVOUÉ, *Jean Sullivan, je vous écris*, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1980.

un jour au bord du fleuve Cavery. Il le raconte à la suite de l'essai d'Henri Guillemin qui l'a touché au vif : « Toi c'est plutôt une autre révélation qui te serait arrivée, s'il faut parler de révélation, quand tu as commencé à écrire et qui s'est précisée, une nuit, sur les bords du fleuve Cavéry : mais malheureusement ou heureusement elle renvoyait au néant toute idée d'installation sociale. Ne va pas t'en faire gloire. C'est ainsi voilà tout. »²³¹

Au fond, c'est cette expérience même qu'il n'a cessé de vouloir traduire de mille sortes de manières. Cherchant toujours à la côtoyer de nouveau, à la retrouver. L'imminence de la mort. Mais il n'y a rien à faire : l'écriture toujours s'imposait. Avec au cœur cette brisure, cette césure, et, avec elles, ce souffle, cette respiration. Ce besoin irrépissible de devancer l'adieu !

« En réalité j'ai fait une découverte banale. On emporte sa terre partout avec soi. Écrire c'est bien se séparer mais pour s'enraciner à une autre profondeur. On ne quitte pas ses origines mais en creusant sa singularité on retrouve une terre commune de fraternité, aussi bien à travers le folklore celte, que basque, que chinois, araméen, dans lesquels se dit une parole qui a trouvé une expression universelle dans la parole de Jésus. Si ce que j'écris a un sens c'est sans doute celui-ci : contre l'universel abstrait et administratif, défendre l'universel concret dans la singularité des hommes et des terroirs... Il n'y a pas d'enseignement spirituel. Le « poème » existe ou non, nourri, porté, dans un corps et une âme, comme une graine indestructible. »²³²

C'est ici que se greffe pour moi l'expérience Sullivan. La marque du Poème. Finalement, au cœur des mots, éprouver l'importance de tout. Sauf le vent qui passe entre eux. Par eux

²³¹ Jean SULLIVAN, *Passer les passants*, in Henri Guillemin, *Sullivan ou la parole libératrice*, Éditions Gallimard, Paris, 1977, p. 206.

²³² Ibid. pp. 206-207

laisser place au vide, au blanc, à l'interstice, à la marge, au silence absolu : la mort, l'autre nom de Dieu.

Au prix d'un lâchage de la forme, laisser se donner le soleil, ce rythme intérieur, cette émotion à vif, le chant d'une enfance : plus forts que la mort.

Le dernier carnet, *L'écart et l'alliance*²³³, nous donne le joyau à l'état brut, taillé par l'absence. Il faut lire entre les mots, entre les lignes, les paragraphes. Ou plutôt cela lit à travers nous : en tous lieux la trace de la Pâque ! Le même texte, toujours déjà troué, dès l'origine. Il n'y a qu'un seul livre. Caverne de mots, grotte du cœur devant laquelle se tiennent Elie, Abhis, Paul, Jean, Sullivan, Blaise, le narrateur, chaque personnage, s'effaçant devant le souffle indécible...

C'est dans le corps et hors du corps, par-delà le mur blanc du mental, un lieu qui n'est pas un lieu, hors du temps, dans l'instant. Cela se donne. On ne transmet rien. Cela vient ou vous tombe dessus ! On peut juste peut-être s'indiquer, d'un signe complice, qu'elles s'ouvrent les portes du voyage intérieur. Exi !

Sullivan en revient toujours à la blessure par laquelle pour lui les portes ont volé en éclat. Les accidents, seul, au bord de la route : il perd son sang. La joie fuse, errante, insaisissable. Joie qui torture. Feu. Mémorial. L'amour déchiré. Une nuit, le corps soudain secoué d'une brûlure violente au bord du fleuve. Le courant puisant de l'écriture, remous impétueux où se perdre pour se trouver.

S'être donné une fois pour toutes avec quelques êtres qui avaient passé la ligne. À quoi bon se retourner ? Un simple geste de la main, désinvolte. Salut vieux frère ! Inutile d'insister, de s'accrocher. D'un coup ensemble sur le seuil de l'éternité !

²³³ Jean SULLIVAN, *L'écart et l'alliance*, Éditions Gallimard, Paris, 1981

Le père : corps mutilé, sacrifié au mensonge ; le sanctuaire perdu qui reste à honorer. Pas de mausolée, mais une immense poussée de la joie : le grand rire de la terre cherchant partout à s'engouffrer. Les restes d'une enfance rebelle. La souffrance fut d'empêcher le passage. La religion triste. Jusqu'au jour ! Dénouer la tension. Se laisser enfin respirer !

C'est en Inde que se joue pour de bon la Pâque. Avec la bénédiction d'Abhis. Écris, Sullivan, écris ! C'est ta voie. Ne te retourne pas ! Creuse ! Ne cherche pas ailleurs. Tu n'en auras pas fini de si tôt d'explorer l'indicible.



L'œuvre de Jean Sullivan, je la vois comme une immense tentative, paradoxale et poétique, de dépasser le monde de l'hétéronomie : la religion de son enfance. Dualité qui l'avait plongé dans l'expérience intime de la coupure et du malheur. Sachant qu'il n'y a pas de poteaux indicateurs, de signes tangibles. S'ils surviennent, être sûr d'emblée que ce n'est pas cela ! Qu'il n'y a pas de connaissance, pas de savoir, voire d'expérience mystique sur lesquels on puisse se fonder définitivement. Car ils sont chaque fois le fait d'un autre, d'une personne particulière avec tous les événements singuliers, toutes les influences qui caractérisent son existence. C'est à chacun de refaire, pour soi, le chemin unique et difficile d'humanisation de sa propre vie.

C'est en artiste que Sullivan explore les voies intuitives de l'unification de l'expérience humaine. Il fréquente Nietzsche, Rilke, Maître Eckhart, Henri Le Saux disciple de Ramana Maharshi, Lao-Tseu et les écrits du Ch'an Zen. Il lit Powys, Miller, tous les écrivains contemporains ouverts à l'expérience d'une certaine transcendance au cœur de l'immanence : indicible si ce n'est par le symbole, l'art, la poésie. Il mène une recherche incessante de l'unité du monde, de l'humain et du divin dont le siège est le

cœur de l'homme ! D'où son éveil à tous ceux qui dans la tradition chrétienne, au moins par une dimension vive de leur œuvre, ont pressenti cela, Jean, Paul, Maître Eckhart, Jean de la Croix, Pascal, Le Saux...

Mais il ne s'en tient pas à ces seuls auteurs chrétiens. Cela serait contraire à sa voie d'ouverture, à ce qu'il cherche et dont il sait qu'aucune expression humaine – ce que restent pour lui fondamentalement les religions – ne détient la clef définitive. C'est pourquoi l'art, plus que la politique dont il a mesuré dans sa chair, fils de tué, la finitude et les limites, constitue pour lui cette brèche au cœur de l'humain où s'engouffre le souffle. Sans en rester à l'esthétique. Car ce serait encore le règne du miroir et de l'illusion. Non ! Tout est trace, tout est flèche, tendues vers l'inconnu qui devance.

Son œuvre ne se referme pas, ne se clôt pas sur elle-même. Elle reste « voie ouverte », ainsi qu'il avait appelé la collection qu'il dirigeait chez Gallimard. Et il appelait ainsi chaque « autre », ayant le courage de la lucidité et de l'authenticité avec soi-même, à se manifester.

J'ai retrouvé, soigneusement plié dans un livre d'occasion cet entretien de Jean Sullivan accordé au journal *Témoignage Chrétien*. Olivier Rabut, l'auteur de ce livre, « un christianisme d'incertitude »²³⁴, est cité par Jean Sullivan, parmi ceux qu'il aime fréquenter. C'est précisément à l'occasion de la publication de *Petite littérature Individuelle* et de la création de la collection « Voies Ouvertes » chez Gallimard qu'il est interviewé : « La collection « Voies ouvertes » est ouverte, dit Sullivan, à tout ce qui est vivant et vrai... Cela ira du journal personnel, s'il est un regard authentique sur l'existence et s'il n'est pas anecdotique, à l'essai expérimental, aux idées enracinées dans le concret, le vécu, sans déter-

²³⁴ Olivier RABUT, *Un christianisme d'incertitude*, Éditions de l'Épi, 1968.

mination idéologique. La sincérité est la règle. Il y faut un courage que tout le monde n'a pas. J'écarte des textes qui, tout en rendant compte d'une aventure spirituelle authentique, s'arrêtent à une frontière que, par défaut de maturité, l'auteur n'a pas osé franchir. »²³⁵

Voilà Sullivan, le passeur, tel qu'en lui-même ! Tout chez lui signe cette recherche d'infini au cœur de sa propre existence comme dans celle des autres. C'est ainsi que, le lisant, on se retrouve en bonne compagnie avec tous ces marcheurs qui, comme lui, entreprenaient leur propre plongée au cœur du mystère.

Jousse fut ainsi pour lui l'un de ces découvreurs qui le ramena à l'Évangile. Aussi le fit-il entrer dans sa collection « Voies ouvertes ». Mais il ne s'arrête pas là. Il entreprend lui-même, avec le souffle, éveillé par cette lecture corporelle, autant mimée que rythmée, sa propre réception renouvelée des textes de l'Évangile : ceux que lui disait à haute voix sa mère quand il était enfant. Non pas pour retourner à la coupure d'avant, à ce monde humain séparé du divin, mais au contraire pour le faire chanter de l'intérieur. Ici encore c'est l'unité en lui qui parle. Il s'agit de faire revivre l'enfance, non pas comme une nostalgie, mais telle une empreinte porteuse aujourd'hui encore du pas qui le soulève et l'entraîne toujours plus loin vers l'inconnu.

Voilà le cœur, le noyau secret de la recherche de Sullivan. Cette connivence avec ceux qui, de près ou de loin, accompagnent sa quête. Écrivains, lecteurs, passants : tous concourent à cette aventure mystique au quotidien qui est le sel de la vie.

Mais il ne s'attache pas indéfiniment. Lui-même, il n'est pas indispensable de le relire sans cesse. Il cherche à vous marquer de la blessure, mais une fois qu'elle vous a touché, à quoi bon

²³⁵ Jean SULIVAN, Interviewé dans *Témoignage Chrétien* le 13 janvier 1972.

s'attarder ? Allez de l'avant, parole de vivant ! D'autres rencontres, d'autres bonheurs, d'autres douleurs vous feront éprouver sans cesse l'entaille de la joie.



Cette joie, c'est celle qui vous redresse soudain après des nuits, des réveils d'angoisse et de désespoir ! C'est le chant de l'unité retrouvée. Et vous savez soudain, d'une foi certaine, que vous ne faites pas fausse route. Il vous faudra renouveler, encore et encore, cette descente en vous-mêmes. Mais peu à peu la tension lâche prise, la présence gagne du terrain. Chaque jour, vous vous découvrez un peu plus accordés. Comme s'il n'y avait de salut que dans l'ouverture de cette voie intérieure par laquelle toute bénédiction vous est donnée. Rien de ce qui survient, en vous et autour de vous, ne lui est étranger.

Relire Sullivan avec cette clef peut-être ! Mais à quoi bon encore des confirmations ? Comme Jésus au long des récits évangéliques, il ne cesse de vous renvoyer à vous-mêmes. Seul à seul ! Avec cette part en vous qui appelle, vous dépasse, vous précède, et, comme l'écriture, vous pousse en avant.



L'Église n'est pas la grande affaire ! Les progressistes, les intégristes, Vatican II, Vatican III... Bien sûr, tout cela a son importance, mais seulement dans le domaine qui est le sien et qui concerne la gestion des affaires de l'institution. Pas tellement au regard de cette question du devenir de l'humain et de la maturation de son mystère. L'institution catholique, comme les autres églises et confessions chrétiennes d'ailleurs, pourrait sans doute adopter une autre posture à l'égard de cette question. Sa préoccupation est plutôt de durer et de transmettre, aussi intégralement que pos-

sible, le dépôt de la foi qu'elle a reçu mission de garder. Dès lors, il n'est pas très étonnant qu'en cette période où mute de façon radicale la question du sens et de l'ultime, elle s'éloigne ostensiblement du terrain où se fécondent les réponses.

Or c'est sur ce terrain que se situe Sullivan : volontiers à la marge de toute institution, ou de la politique, ou de l'ordre du monde. Car il ne s'agit pas d'une question qui concerne l'extériorité de l'homme et du monde, mais bien son intériorité. En cela, il n'y a pas d'approche générale, de vérité globale. Mais seulement celle qui monte du cœur de tout homme ouvert à son mystère.

Faut-il pour autant se recommander d'une nouvelle Église unitaire où l'humain et le divin ne seraient plus séparés ? Surtout pas ! En son énonciation même elle constituerait une nouvelle entrave à la quête, une nouvelle césure sur la voie. Est-ce donc à chacun de se faire sa religion ? Non pas sa propre religion, mais son accomplissement intérieur, sa maturation par-delà toutes religions. C'est en soi qu'est l'obstacle, non d'abord dans la religion instituée !

Voilà la poussée de la spiritualité partout dans le monde aujourd'hui, redoutée par l'ensemble des traditions religieuses de la planète. Celles-ci, arc-boutées contre la modernité, dénonçant à juste titre les dérives matérialistes de l'Occident, ne cherchent-elles pas, avant tout, à se protéger de cette prise de conscience bouleversante ? Soudain l'émergence d'une nouvelle entente et d'une autre interprétation du message religieux qu'elles véhiculaient ? Cette nouvelle appropriation, le concile Vatican II avait envisagé de l'accompagner. Depuis l'institution n'a cessé de s'en méfier. Mais le Peuple de Dieu poursuit sa marche, autrement. Inlassablement.

Rien ne sert, en effet, de chercher à se prémunir contre cette mutation. L'humanité ne prend-elle pas chaque jour un peu plus la

mesure de ce destin qu'elle tient entre ses mains ? Elle ne retournera pas aux enfantillages ni aux superstitions d'antan. Chaque femme, chaque homme advenant à sa propre maturité contribue à faire naître l'humanité à cette part de divinisation que chaque religion portait déjà en germe. Pas de clef définitive ! Plutôt apprendre à user de chacune d'elle comme n'en usant pas : cherchant uniquement confirmation de cette voie qui se trouve, d'abord, à découvrir en soi.



Jean Sullivan, quand il écrit, habite l'instant de sa propre mort. Voilà le secret de son écriture-parole. L'absence-présence. L'instant l'éternité. Sa jubilation. Son paradoxe. Cela lui vient du fond de l'enfance. Comme un obus, ça lui est tombé dessus. Fils de tué : cette identité qu'il s'attribue lui va bien ! La vie avec la mort. Le remède avec le poison. Naissance : blessure inguérissable du soleil levant.

C'est dans cette lumière que je l'ai rencontré. Sur le quai des départs. Je ne savais pas que c'était un adieu. Lui se tenait déjà debout sur les remparts de l'aube. La brûlure d'un deuil. La force d'une communion. Les mouettes nous survolaient : elles seules, il le savait, habitaient ces lieux. Elles demeurent tandis que, croyant nous fixer, nous sommes en réalité toujours en partance. Il nous invite à entrer à l'instant-même dans ce mouvement. Allegro. Que la fête commence. Elle sera sans fin !



Je me souviens qu'un week-end d'intense présence avec Sullivan avait suffi, voilà plus de trente ans, pour que son chant ne me quitte plus : « Dans l'amitié vous ne pouvez pas réellement *vouloir* devenir ami avec celui qui sera peut-être finalement votre ami. L'ami vous arrive et lorsque cela se produit, il faut parvenir à lais-

ser cet autre me faire advenir à moi-même. De même que je me laisse approprier à moi-même en ce qui m'est le plus propre par la *sophia* de la philosophie, de même je me laisse approprier à moi-même en ce que j'ai de plus propre par l'ami que je n'ai pas choisi... Dans l'éclosion de l'amitié, il y a quelque chose qui échappe – et qui doit nécessairement échapper, rester abrité en retrait – à l'un comme à l'autre. »²³⁶



Tu te souviens de ce livre improbable, trouvé à prix réduit sur le seuil de la gare Montparnasse, en ce petit magasin aujourd'hui disparu comme s'il ne s'était tenu là que pour te délivrer ce viatique. Tu l'avais lu d'une traite sur le voyage du retour. Et ce « voyage intérieur »²³⁷, puisqu'il en portait le titre, où un moine dialoguait avec un cardinal à l'autre bout du monde à propos de la prière, n'était pas sans faire écho pour toi à cet autre voyage intérieur dont Jean Sullivan avait fait le titre de son premier roman²³⁸ : n'aurait-il pas pu, tout aussi bien, intituler ainsi toute son œuvre ?

L'expérience de la prière silencieuse du cardinal ancrée dans la méditation chrétienne, rapportée dans ce livre, te parlait bien davantage que la connaissance théologique du moine, devenu depuis évêque. Comme si l'un parlait de l'abondance du cœur d'une expérience simple que tout passant pouvait saisir, tandis que l'autre s'efforçait de vous faire entrer dans un temple liturgique qu'on ne pouvait s'empêcher de sentir réservé à quelque élite. Et tu n'étais pas sans éprouver une sorte de connivence avec le retrait de cet

²³⁶ Hadrien FRANCE-LANORD, *S'ouvrir en l'amitié*, Éditions du Grand Est, 2010, pp. 28-29.

²³⁷ Jean MARGÉOT et Robert LE GALL, *Le voyage intérieur : Dialogues sur la prière et la méditation*, Éditions des Presses de la Renaissance, 2007.

²³⁸ Jean SULLIVAN, *Le voyage intérieur*, Éditions Plon, Paris, 1958.

autre cardinal dont Sullivan avait fait le lieu du retournement de l'un de ses romans²³⁹.

Il faut du courage pour s'arracher, sans pourtant quitter le sol de l'expérience intérieure. Il faut surtout quelques amis qui vous font confiance sur ce chemin. Je pense ici au psychanalyste qui ne se tient présent que pour permettre à l'analysant de poursuivre sa route sans peur, l'aidant à déblayer lui-même, pas à pas, courageusement, tous les obstacles inutiles qu'il pensait pourtant infranchissables. Ainsi nos maîtres intérieurs sont-ils ceux qui se tiennent avec une inébranlable confiance sur le bord de nos chemins, nous accompagnant tranquillement du regard tandis que nous nous enfonçons avec étonnement et assurance vers la terre de nos naissances.



Ce matin de Pentecôte, vous parlerai-je une fois encore de l'écriture ? C'est un silence qui alimente le feu, la nourrit. Je ne sais d'où elle vient ni où elle va. Les mots sont comme ces milliers de barques clignotant sur un océan sans fond. Certains d'entre eux, je les reconnais. Ils me hèlent au passage, me demandent de les suivre. Et j'écoute humblement les bruissements qu'ils font dans les travées du cœur.

Écrire, c'est toujours se mettre en posture de départ, pour un pays que l'on ne connaît pas. Cependant, pas d'équipement sophistiqué : il faut y aller les pieds nus. Le corps alerte, le nez au vent. Les oreilles bruissant des mille appels qui montent des forêts de la joie.

Il y a un lien consubstantiel entre l'écriture et la fête chrétienne de Pentecôte. Je reprends à mon compte la citation de Xavier Grall

²³⁹ Jean SULIVAN, *Mais il y a la mer*, Éditions Gallimard, Paris, 1964.

quand il chante l'inconnu qui le dévore : « En tant qu'écrivain, la Pentecôte me fut toujours une fête très douce. Dans la célébration du Souffle, toutes les religions se rejoignent et, du Gange au Jourdain, la clameur d'espérance et les paroles de joie sont pratiquement les mêmes. Souffle ! Vent ! Feu ! Nous sommes en plein brasier. La Pentecôte est la ratification universelle de la Pâque... »²⁴⁰

Voilà pourquoi le christianisme, d'emblée, se transmet en écritures multiples, évangiles qui seront classés plus tard en canoniques et apocryphes, lettres jaillies de la brûlure du cœur, poème où l'apôtre Jean laisse vibrer, d'un bout à l'autre, l'indicible blessure transfigurée en joie.

Depuis, le Poème s'est parfois figé dans les terres gelées de la raison. Mais survenait toujours un nouveau printemps qui faisait fondre la banquise. L'assurance d'une sève toujours plus forte dans la nuit de l'arbre.

Aujourd'hui que nous sommes entrés à nouveau en période de glaciation, le Poème semble jaillir de partout. Nul ne peut plus prétendre en avoir la maîtrise. Pentecôte nouvelle où chacun comprend dans sa propre langue. Et, une fois encore, le miracle a lieu. Les glaces fondent. Le printemps resurgit.



La parole immémoriale, c'est dans l'instant qu'elle se donne. Elle ne fait pas de bruit. Ou alors c'est celui de la source. Vous ne l'entendez pas avec les idées, le mental. Mais il suffit tout à coup que vous fassiez silence pour que cela survienne. Elle s'adresse à tous comme si elle ne s'adressait qu'à vous seul. N'avez-vous ja-

²⁴⁰ Xavier GRALL, *L'inconnu me dévore*, Éditions Calligrammes, Quimper, 1980.

mais fait cette expérience ? Mais combien de fois la laissons-nous filer ! Sans lui laisser le temps de nous rendre présent ! Nous allons ainsi notre chemin, de distraction en distraction. Mais elle insiste ! Elle se fait pressante. Elle nous bouscule, nous déstabilise. C'est la voix intérieure. La petite musique qu'à longueur de livres, Sullivan cherche à faire entendre. Et s'il provoque c'est pour mieux laisser percer le filet indicible.

L'un de ses derniers textes, publié, deux mois avant sa mort, est cette introduction à la traduction de *L'imitation de Jésus Christ* par Michel Billon : *La dévotion moderne*²⁴¹. *L'imitation* : un ouvrage qui l'a accompagné toute sa vie. Dont il a mesuré les limites culturelles, stoïciennes, presque jansénistes déjà par certains aspects. Mais, de tout temps, il y a aussi perçu la petite voix prophétique qui l'appelait, l'interpellait. On la retrouve encore dans l'Exode, le livre posthume. C'est une voix qui invite à se tenir en retrait. A percevoir partout dans le sensible l'appel à *l'écart* pour une autre *alliance*.

Une fois encore, il le raconte dans la préface, Sullivan fut réveillé par la traduction intrépide de Michel Billon : ce globe trotter habitué aux hôtels de luxe, partout de par le monde, aux rendez-vous d'affaire, s'était laissé peu à peu défaire par ce livre jauni, trouvé chez un bouquiniste de St-Sulpice. Les premiers mots latins l'avaient touché au cœur... Il avait entrepris, jour après jour, après chaque escale tourbillonnante, de traduire l'ouvrage : d'une écriture jubilatoire, argotique. Sullivan lui avait même demandé de calmer ses ardeurs. Trop de gouaille desservirait. Mais il n'empêche. Le texte est là. Prêt à reprendre du service pour qui accepterait de dépasser l'inutile crispation, de se laisser rejoindre par ce courant en-deçà des mots. Entre eux. Ne vous laissez pas avoir par ce monde d'apparence et d'illusion ! Ne le prenez pas pour ce qui est réel. Le réel, c'est d'abord *Cela* que ce monde est

²⁴¹ Jean SULIVAN, *La dévotion moderne, Introduction à l'imitation de Jésus-Christ*, Nouvelle traduction, Michel Billon, Éditions Desclée de Brouwer, 1979.

destiné à atteindre en vous. Tous ces signaux que vous prenez comme des invitations à vouloir plus, et plus encore. A vous agiter sans cesse. Ils ne sont là que pour vous retourner vers le secret indicible, le soleil intérieur. Et vous passez votre temps à vous éloigner. Laissez faire la musique ! Laissez monter en vous votre propre alléluia ! Demandez à l'instant même la grâce d'une prière qui se prononcerait en vous, sans vous. Qui vous arracherait à tant d'emprises. Par laquelle vous seriez soudain libérés de tant d'illusions !

Michel Billon avait percé le secret de Sullivan. Ce n'est pas ce que vous dites, c'est le style qui importe. Ce n'est pas la provocation, la critique : vous vous attacheriez encore. C'est une manière de s'interpeller soi-même sans cesse, en semblant interpeller tout autre : l'institution, l'ordre du monde, les huiles, que sais-je... la grande finance internationale. Mais c'est pour mieux se déprendre ! Ainsi que le fait l'auteur de l'Imitation qui eut un tel succès auprès des simples et des humbles, des petites communautés errantes de son temps cherchant un nouveau souffle pour vivre l'Évangile. Mais de traduction en traduction – Sullivan souligne que Lamennais au XIX^e siècle, dans l'introduction de la sienne, en dénombrait déjà 64 – la morale, le romantisme et l'institution finirent par absorber entièrement le texte et à lui enlever toute aspérité, tout prophétisme. Il faisait partie du paysage mental. Il était associé au visage d'une religion triste, repliée sur elle-même, nostalgique de son passé, mélancolique et dépressive, sans goût de l'avenir, sans audace pour oser une entente inédite de la parole. Jusqu'à ce que le texte, sous le papier vieilli, perce la croûte endurcie d'un homme fatigué de tant de réussite. Soudain les mots s'étaient mis à danser à nouveau, laissant passer entre eux le souffle, la lumière. La prière une fois encore allait reflleurir. Precare. Précaire. Voilà dans quel humus nous laisser retourner !

C'est cela que nous livre encore Sullivan dans son introduction à ce livre de vie, pourvu que le langage en soit libéré de toute fausse

perfection. Cette petite flûte qui nous atteint comme si chaque mot était le dernier. Car c'est ainsi qu'il écrit. Sur le seuil de sa propre mort comme au bord d'une éternité qui se donnerait maintenant. Le temps fausse tout. Cherchons à nous en affranchir ! Laissons grandir en nous la parole qui nous en arrache. Elle traverse toute la Bible. C'est le souffle des terroirs dont sont issues toutes les spiritualités du monde. Elle veut nous déprendre des illusions, des souffrances inutiles, du péché dit l'Évangile, pour nous retourner ici-même dans la pleine lumière du Royaume. Cette parole est désormais sortie des murs et des églises. Elle circule partout incognito. Des assoiffés du souffle s'en emparent. Cultivent le secret de la respiration intérieure, du silence, de l'écoute des émotions, ou encore de la pleine conscience. Enracinent de nouveau l'invisible dans le visible. L'indicible dans le sensible. Deviennent capables d'une vraie prière.



Les derniers mots de Jean Sullivan, en son dernier livre publié quelques mois après sa mort, *L'exode*, ne sont pas sans faire écho à ceux qui concluent la chronique allègre et joyeuse qu'il tenait pour le journal Panorama : *Évangéliser, c'est dénouer, défaire la tension...*²⁴² Ces deux textes disent quelques choses du Souffle, Pneuma, Ruah, Qi, vers lesquels toute l'attention de Sullivan était tournée lorsque l'événement de sa mort est venu le cueillir comme cette naissance ultime qui n'aura pas de cesse : « Les hommes de ce temps espèrent une parole à la fois intrépide et réservée, hors souci d'achalandage, comme toute parole qui vient du dedans après avoir traversé un désert. Quel désert ? Celui de la Tentation et du Malin, celui de l'âme où souffle le vent. Une qualité de parole, un ton, un style. Elle suppose, sans utopie, sans idée préalable de réformes – c'est la vie qui réforme – la conver-

²⁴² Jean SULIVAN, *Parole du passant*, Éditions Albin Michel, Paris, 1991, p. 152.

sion des croyants et des Églises, insoucieuses de leurs privilèges, à l'Esprit.

Qu'on aimerait sentir circuler le vent des hauteurs chrétiennes à travers les rocs déchiquetés des rigidités doctrinaires pour révéler la rigueur évangélique qui exclut à jamais tout despotisme moral. Qu'il souffle ! »²⁴³

Jean Lavoué

²⁴³ Jean SULIVAN, *L'exode*, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1980, pp. 214-215.